

Tamar Cohen

LA VENGEANCE D'UNE MAÎTRESSE



« Un premier roman absolument génial...
Très *Liaison Fatale* avec un retournement intelligent
à la fin. Addictif ! »

The Bookseller


CHARLESTON
NOIR

Ne jamais avoir de liaison avec quelqu'un qui a moins à perdre que vous...

Après cinq années de passion secrète, Clive quitte Sally pour se consacrer à sa famille, laissant Sally en chute libre.

Tout commence par une promenade innocente devant chez lui, une petite visite à la brasserie où travaille son fils. Puis Sally se met à épier la femme et la fille de Clive sur Facebook. Mais rien de grave, n'est-ce pas ? Tout le monde fait ça, non ?

Jamais, depuis *Liaison Fatale*, les répercussions d'un adultère n'avaient été exposées de façon si dérangeante et pleine d'humour noir.

Un premier roman particulièrement prometteur. Car après tout, qui n'a jamais rencontré de femme tout à fait normale qui a perdu la raison après avoir eu le cœur brisé ?

« Le sombre destin d'un amour qui finit mal. » *Marie Claire UK*

Tamar Cohen a vécu un peu partout dans le monde et exercé presque tous les métiers – professeure d'anglais à Madrid, secrétaire à Londres, journaliste pour *Marie Claire* ou *The Times* – avant de se lancer dans l'écriture, riche de cette vie d'aventure. *La Vengeance d'une maîtresse*, son premier roman, a connu un véritable succès et Tamar Cohen s'est depuis spécialisée dans l'écriture de thrillers. Elle est membre de *Killer Women*, un prestigieux collectif d'auteurs de romans noirs, basé à Londres.

Traduit de l'anglais par Eva Roques

Texte intégral

ISBN 978-2-36812-330-0



9 782368 123300

8,50 euros
Prix TTC France


CHARLESTON
NOIR

www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« Tamar Cohen nous entraîne dans les profondeurs de la souffrance de l'âme humaine après un amour destructeur. La psychologie de l'héroïne ou plutôt de l'antihéroïne est soigneusement travaillée pour nous mettre mal à l'aise. » Clara du blog *Croqueuse-Livres*

« Si vous aimez vous sentir mal à l'aise, vivre le déclin d'une personne amoureuse qui en arrive à des actes tordus et désespérés, nul doute que vous aimerez ce roman ! » Marie du blog *Un monde de conteuses*

« Ce thriller est sombre, bien mené et intelligent. Tamar Cohen y décrit la descente aux enfers d'une femme au cœur brisé dont les désirs ont été étouffés par un homme à la morale douteuse. » Laura du blog *Darcybooks*

« J'ai apprécié l'originalité de ce roman d'analyse des sentiments qui montre le cheminement de l'amour à la folie. C'est une histoire dérangeante car l'évocation des souvenirs crée une atmosphère malsaine et violente, à l'image de la psychologie du personnage rongé par la souffrance. » Johanna du blog *Phebusa*

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston, rendez-vous sur la page www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

LA VENGEANCE
D'UNE MAÎTRESSE

© Tamar Cohen 2011. Tous droits réservés.

© 2013, éditions Jean-Claude Lattès pour la traduction française.

Première impression : mars 2013

Titre original : *The Mistress's Revenge*

Publiée par Doubleday, une division de Transworld Publishers,
un département de Random House Group

Présente édition :

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2018

29 boulevard Raspail

75007 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-330-0

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Tamar Cohen

LA VENGEANCE
D'UNE MAÎTRESSE

Roman

*Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Eva Roques*

JEAN-CLAUDE LATTÈS

À Jake. Car le milieu n'est pas si mal.

N'ayez jamais de liaison avec quelqu'un
qui a moins à perdre que vous.

U ne petite explication s'impose.

Je sais, tu vas trouver tout ça incendiaire, malveillant, voire un peu tordu. Libre à toi. Mais rien n'est moins vrai. Voilà, j'ai décidé de voir une thérapeute, comme tu me l'as conseillé. Quelle délicate attention de ta part. « Je sais, pour toi, tout ça, c'est du charabia, c'est aussi ce que je pensais. Mais crois-moi, tu en ressentiras très vite les bienfaits », m'avais-tu encouragée de ta voix la plus chargée de sollicitude, juste après le Vendredi Fatidique, alors rongé par la culpabilité. Et comme tu avais raison ! J'en vois déjà les bienfaits, vraiment. Bref, ma thérapeute – qui, soit dit en passant, s'appelle Helen Onion, tu imagines ? Quand je me mets à tout débiter, elle incline légèrement la tête pour me faire comprendre, je suppose, que j'ai droit à son attention la plus totale –, ma thérapeute m'a dit que tout « déballer » serait une part essentielle de mon processus de guérison.

Ce sont ses mots : « une part essentielle de votre processus de guérison ». Alors, qu'est-ce que je peux faire, moi ? Je ne voudrais surtout pas entraver la bonne marche de mon processus de guérison ! Et

Helen Onion se soucie tellement de mon bien-être... Alors, c'est parti pour le grand déballage !

Oui, je sais, tu vas t'inquiéter à l'idée que d'autres gens lisent ça et que tout soit rendu public ; tu imagines bien que, si je pouvais tout « déballer » sans risquer l'exposition et tous les problèmes qui en découlent, je le ferais. Je ne veux que ton bien. Tu le sais. Mais je suis certaine que tu comprends, ayant toi-même ressenti les bienfaits de la thérapie, que l'on se doit d'être complètement honnête (c'est quoi déjà le mot qu'on utilise maintenant ? Transparent, c'est ça, complètement transparent), aussi douloureux que cela puisse être. Voilà, je vais être transparente. Dans l'intérêt de ma guérison. Ça commence déjà à marcher, je le sens. Merci infiniment de ta suggestion.

Helen Onion m'a dit – elle veut que je l'appelle Helen (je la comprends, avec un nom comme ça...), mais je n'y arrive pas. C'est comme d'appeler l'un de ses profs par son prénom, plutôt déroutant –, elle m'a dit que je devrais journaliser mes émotions.

Tu savais que c'était un verbe, maintenant ? Journaliser. C'est l'un de ces néologismes, ces verbes qui auraient mieux fait de rester des noms, comme « impacter ». Curieusement, Helen l'a beaucoup utilisé celui-là. Elle m'a dit que tu avais « impacté » sur ma vie de manière « catastrophique ». Catastrophique. Un peu fort, non ? Mais bon, on peut penser qu'une thérapeute qualifiée comme elle sait de quoi elle parle ; j'imagine qu'elle doit avoir quelques bases.

Je vais donc journaliser mes émotions. Cela fera également partie intégrante de mon processus de

guérison, du moins ai-je tendance à le croire. J'attends ça avec impatience. Depuis que tu n'es plus là, cela me manque de n'avoir plus personne à qui parler. Tu te rappelles comme nous disséquions le moindre détail de nos vies au cours de nos interminables échanges d'e-mails ? « Notre relation n'aurait jamais décollé si nous avions de "vrais" boulots », disais-tu souvent, avec l'air de celui qui vient de découvrir un truc noir et visqueux dans sa salade. Et tu avais raison, évidemment. Cinquante, soixantedix, cent mails par jour : résultat des longues heures passées, solitaires, assis devant nos écrans d'ordinateur. Toi dans les bureaux rupins de la maison de disques de Fitzrovia où tu es à la fois patron et producteur phare, ou dans ton bureau, petit mais pratique, aménagé dans l'ancien débarras du dernier étage de ta somptueuse villa rose pâle de St John's Wood (tu as souvent répété à quel point tu aimes la vue sur les jardins et les toits, mais le choix de ce débarras m'a toujours semblé un brin pervers quand tu pouvais jouir du reste de la maison. « Pauvre con dans sa boîte », comme tu intitulais tes e-mails). Moi, dans le cagibi de mon minable quatre-pièces du sud de Londres, le regard perdu dans le vague pour toute activité.

« Rêveries d'un pauvre con dans sa boîte ».

L'e-mail jaillissait dans ma messagerie. Le titre allait et venait au fur et à mesure de nos échanges. Je le modifiais parfois en un « Rêveries d'une femme invisible dans un cagibi ». Des messages de plus en plus nombreux, de plus en plus longs, inventaire des vétilles de nos vies. Chaque péripétie de ma journée était jalousement engrangée afin de t'en faire

ensuite cadeau dans mes e-mails. Rester coincée dehors en allant jeter les poubelles. Acheter dans un Tesco l'édition du samedi du *Guardian* pour m'apercevoir qu'on en avait déjà piqué le guide culture. Et c'est maintenant, quand je n'ai plus personne à qui raconter ces choses-là (personne ne s'y intéresserait de toute façon), que je me rends compte combien toutes ces banalités étaient dérisoires.

Qui d'autre s'intéresserait aux repas désastreux que je concocte pour mes enfants (eh oui, toujours condamnés aux fajitas, j'en ai bien peur. Mon maigre répertoire culinaire, réduit à deux plats, n'aura jamais manqué de t'amuser.) ou l'épisode du vieux ronchon venu relever les compteurs qui m'a grondée à cause des boîtes et des sacs qui encombraient le placard sous les escaliers ? « Vous mettez ma vie en danger », m'avait-il dit. C'est pas tordant, ça ? Mettre sa vie en danger !

J'imagine que je pourrais raconter tout ça à Helen Onion, qu'elle pencherait vers moi sa petite tête d'oiseau, m'écouterait attentivement en hochant un peu la tête avec ses « Mmmm » d'encouragements et juste ce qu'il faut d'empathie, mais ça ne serait pas vraiment la même chose. Ni la meilleure façon de dépenser soixante-quinze livres de l'heure ! Merci de m'avoir fait croire que mes bêtises avaient du sens. Je me demande ce que tu peux bien faire de tout ton temps libre, maintenant que tu n'as plus à lire tout ça.

Ce journal est vraiment merveilleux. Sans lui, je ne sais pas où j'en serais aujourd'hui. Je comprends

enfin que l'honnêteté – pardon, la transparence – est la clé. Je me sens déjà plus légère. Évidemment, tu étais toujours le premier à défendre l'honnêteté. « Je crois que je vais tout dire à Susan, annonçais-tu avec impétuosité. Je ne veux plus vivre caché. Ce n'est pas comme ça que je conçois notre amour. Je veux le crier au monde entier. » La vérité nous libérera, répétais-tu. Et pourtant, quand j'ai fini par suggérer (d'accord, supplier serait peut-être plus exact) de tout avouer et de laisser ta femme et mon « partenaire » (existe-t-il mot plus équivoque ?) prendre leur décision en toute connaissance de cause, soudain, la vérité est devenue tout autre : une force destructrice dont il fallait protéger Susan et Daniel. Heureusement que tu maîtrises parfaitement toutes ces subtiles nuances. Seule, jamais je n'aurais vraiment saisi la différence.

Sian est encore passée aujourd'hui. Ça devient une habitude ces derniers temps. Je crois qu'elle essaie de me prendre sur le fait, en proie au désespoir.

— Je me sens responsable, ressasse-t-elle depuis le Vendredi Fatidique. J'ai été complice de votre liaison. J'ai agi en catalyseur.

Catalyseur. Si, si, c'est le mot qu'elle a utilisé. Quand sommes-nous devenus si à l'aise avec le langage psy ?

Bon, elle n'a pas tout à fait tort, j'imagine. Comment aurions-nous fait sans Sian comme alibi lorsque je filais en douce la nuit pour te retrouver, ou lorsqu'elle se joignait à nous pour dîner et faisait

mine de ne pas remarquer nos mains jointes sous la table ? « Elle vit tout ça par procuration », aimais-tu à dire. Et, sans aucun doute, il y avait là une part de vérité.

Tu n'as jamais vraiment compris ce que je pouvais bien trouver à Sian, pas vrai ? Quelque part, tu as raison. C'est la seule amie de fac qui, je ne sais comment, a réussi bien après que je me fus détachée des autres, à se cramponner à ma vie comme un Post-it collé au dos d'une veste. Avant notre liaison, nous n'avions plus que très peu de liens, elle et moi. J'ai souvent dit que Sian portait son long célibat comme on porterait un T-shirt au slogan agressif, mettant un point d'honneur à préciser que c'était un choix de vie. Tu te souviens de ce dîner chez ton copain producteur ? Elle avait flirté avec tous les hommes et régalié le reste d'entre nous du récit salace de ses jeunes conquêtes (c'est marrant, ils sont toujours « sublimes » ces jeunes amants que personne ne semble avoir jamais rencontrés) ; elle avait fini par s'écrouler dans un fauteuil poire et on avait dû la ramener chez elle en taxi. Heureuse d'être de mèche avec tout ce qui pourrait mettre à mal le « couple mafieux dominant », comme elle l'appelle, elle avait d'abord été ravie de servir de catalyseur à notre liaison. C'est pourquoi, malgré l'affection qu'elle disait souvent éprouver pour Daniel (« On est sur la même longueur d'onde », t'avait-elle dit un jour. Tu te rappelles ? Comme tu avais été cinglant ?), elle nous a toujours encouragés, toi et moi, emportée par l'illusion excitante de l'aventure amoureuse, par la victoire rassurante de la passion sur le couple.

— Sally, si ça peut te consoler, il m'a bien eue, moi aussi, m'a-t-elle dit aujourd'hui en secouant tristement la tête. Je me suis complètement fourvoyée à son sujet. Il m'a énormément déçue.

Ça te surprend, Clive ? Les répercussions de ta trahison ? La façon dont même ma meilleure amie se sent trompée par procuration ?

À sa décharge, Sian en a vu des vertes et des pas mûres ces derniers mois – à me ramasser à la petite cuillère plus d'une fois, si tu me passes le cliché. (Tu vois la graisse incrustée sur le lino de la cuisine, le genre de choses dont seul un couteau bien aiguisé pourrait venir à bout ? Eh bien c'est tout moi.) La nouvelle du Vendredi Fatidique a fait l'effet d'une bombe que Sian a accueillie avec stupéfaction et incrédulité. « Il n'a pas... », « Il n'a pas pu... », « Je n'arrive pas à croire qu'il ait... » Incrédulité qui s'est rapidement transformée en colère. « Comment a-t-il pu... », « Comment a-t-il osé... » Sa foi dans la nature humaine, déjà très limitée, s'en est trouvée sérieusement ébranlée. Elle s'est sentie trahie.

— Tu l'auras bientôt oublié, m'a-t-elle assuré aujourd'hui. Tu verras qui il est réellement et là, pfiou, tu ouvriras enfin les yeux.

Pfiou. Tout simplement.

Je lui ai dit que je ne pouvais pas attendre. Puis, car je voulais la rassurer, et surtout parce que je voulais m'en persuader, je lui ai assuré que je commençais déjà à t'oublier.

— Je fais des progrès, lui ai-je raconté.

Et c'est vrai, je fais des progrès. Je te jure. Il y a même des jours où je ne pense pas à toi pendant de longues minutes.

Sian a eu l'air contente quand je lui ai fait part de mes avancées.

— Pour être honnête, je commençais à me faire du souci. Tu n'étais plus toi-même ces temps-ci.

Je n'ai pas cru bon de lui dire que j'étais la dernière personne à qui je voudrais ressembler.

Lorsque Tilly et Jamie sont rentrés de l'école, Sian était toujours là.

Tu te rends compte que chaque jour, lorsqu'ils passent le pas de la porte, c'est pour moi une surprise ! Est-ce aussi horrible que ça en a l'air ? C'est comme si aussitôt mes enfants partis le matin, et que je reste livrée à moi-même, ils cessaient d'exister, et lorsqu'ils reviennent dans l'après-midi, je les redécouvrais. Suis-je la seule à ressentir ça ? J'imagine que tu saurais, toi, tu es déjà passé par là. Ça me manque de ne plus pouvoir te demander conseil sur ce genre de choses.

Jamie tenait beaucoup à me raconter que M. Henshaw était toujours absent à cause d'un mal mystérieux. Il avait l'air de penser que je savais qui était M. Henshaw, j'ai donc hoché la tête avec ferveur en espérant qu'on ne me demanderait rien de plus.

Tilly m'a jeté un de ces regards... Est-ce l'apanage des filles, ces regards profondément méprisants qui vous donnent l'impression d'avoir fait quelque chose de totalement, de terriblement stupide ? Je suppose que ton Emily, elle, te les a épargnés. C'est une fille à son papa, n'est-ce pas ? Elle les réserve pour nous autres.

— Je ne comprends pas pourquoi tu te donnes tout ce mal pour lui raconter ces trucs, a

lancé Tilly à Jamie. Ça lui dit rien, à maman, tes histoires.

— Mais si ! (Le visage de Jamie s'est légèrement empourpré.) Je lui en ai parlé hier.

— O.K. (Tilly me regardait, ses yeux d'adolescente rivés sur les miens avec un air de défi.) Alors ? C'est qui ce M. Henshaw ?

Helen Onion avait un jour évoqué la façon de discuter avec les enfants, et j'essayais de me rappeler ce qu'elle avait bien pu raconter. Je savais que c'était lié au fait de détourner leur attention en répondant à leur question par une autre. Ou alors c'est ce qu'il ne faut absolument pas faire. Je dois reconnaître que j'ai dû avoir l'air un peu perdue à tenter de décider si j'allais dévier la conversation ou non car Sian, qui a tendance à traiter les enfants comme des livreurs pas bien dégourdis qu'il faut guider et gérer d'une main de fer, a volé à mon secours :

— Votre mère ne se sent pas très bien en ce moment.

Deux paires d'yeux se sont braqués sur moi, pleins d'un intérêt soudain.

— Qu'est-ce qu'elle a ?

Je trouvais un peu étrange que Tilly parle de moi comme si je n'étais pas là. Mais une part de moi était soulagée. Si on ne s'adressait pas directement à moi, je n'étais pas obligée de répondre.

— Je la trouve normale, moi.

Jamie, lui, n'en était pas si sûr.

— On dirait que ses yeux sont plus petits, comme s'ils avaient rétréci.

— Je ne dors pas très bien, c'est tout.

Une réaction maternelle tout à fait appropriée, non ? Minimiser ses problèmes pour ne pas inquiéter ses enfants. (Depuis quelques mois, je passe beaucoup de temps à me demander ce qui est approprié et ce qui ne l'est pas. Comme si je jouais les mères pour la première fois, sans réelle conviction.)

Jamie s'est approché pour me faire un câlin, un œil sur Sian dans l'attente de son approbation. Tilly, elle, ne bougeait pas, une mèche de cheveux entortillée autour de son doigt.

— Tu as sûrement mauvaise conscience, a-t-elle lâché.

Sian m'a jeté un regard qui en disait long. L'expression « mauvaise conscience », évidemment. Mais pour moi, ce n'était de la part de Tilly que de la provocation. Et pour être honnête, je ne me sens pas coupable. Pas du tout. Je sais que je le devrais, mais ce n'est pas le cas. « La culpabilité est une notion tellement plébéienne », aimais-tu dire d'un ton plein de dédain. C'était pour toi une émotion vaine. Et bien sûr, tu avais raison. Quelle intelligence de ta part de classer les émotions de cette manière, selon leur utilité. Je devrais vraiment m'y mettre. Ta vie intérieure doit être tellement plus efficace, une fois débarrassée de ses scories émotionnelles. Tu dois avoir la Volkswagen des vies intérieures, Clive. Il faut le reconnaître.

Tu sais, je peux te pardonner de m'avoir laissée me pointer dans ce restaurant le Vendredi Fatidique, toute guillerette, les cheveux à peine propres, vêtue d'un jean quelconque, alors que je t'avais supplié de

me prévenir si tu comptais un jour me larguer. Je peux te pardonner la manière dont tu m'as annoncé, alors que je n'avais pas encore retiré mon manteau, que c'était fini et de t'être attendu par je ne sais quel miracle à ce que l'on trouve un moyen d'occuper hypocritement les trois prochaines heures, moi avec la manche de mon manteau à demi retirée. Je peux te pardonner ce déjeuner horrible, abominable, insoutenable, alors que la serveuse tournait d'un air hésitant autour de nos assiettes pleines, un sourire tellement crispé sur le visage qu'il semblait sur le point de craquer, et que j'essayais d'éviter tous les regards. Je peux même te pardonner d'avoir réclamé un reçu (même les adieux sont déductibles des impôts, apparemment). Mais ce que je ne peux pas te pardonner, c'est de t'être sauvé avec tant de soulagement lorsque nous sommes sortis et que je t'ai demandé de t'en aller. Tu étais là, à mi-hauteur de York Way, la sacoche de ton ordinateur rebondissant avec insistance contre ton dos, avant que je ne finisse par comprendre que tu allais vraiment me laisser là, à pleurer sous la pluie.

« Sallyyyyyy la Sooooootte », écrivais-tu dans tes e-mails.

Bon, avant que tu ne dises quoi que ce soit, je sais que tu es en colère contre moi. J'ai bien reçu ton e-mail et je fais vraiment tout mon possible pour savoir ce que tu ressens. Ce journal est une bénédiction : il améliore grandement mes capacités de compréhension. Tu serais ravi, j'en suis sûre. « S'il te plaît, essaie de comprendre un peu, m'avais-tu

supplée juste avant de m'abandonner en larmes, le Vendredi Fatidique. Essaie de voir les choses de mon point de vue. » Je crois que je commence à piger maintenant, ce truc de l'empathie, de se mettre à la place des autres. Je ne peux que le recommander chaudement.

Alors maintenant, à moi de te demander d'essayer de voir les choses de mon point de vue. Fais preuve d'un peu d'empathie, que diable ! Ta thérapeute a dû t'en apprendre sur la question. Dieu sait que tu as eu assez de séances ! Remarque, tu as toujours beaucoup aimé t'écouter parler. Je me souviens du jour où tu es rentré de ta première rencontre avec elle. Tu étais si content de toi. « Je l'ai totalement prise au dépourvu, exultais-tu. Elle ne sait pas du tout quoi faire avec moi. Je ne rentre dans aucune de ses petites boîtes, tu saisis ? » Mais bon, on peut espérer qu'il te reste quelque chose de toutes ces séances, une certaine lucidité peut-être. J'espère donc que tu vas tenter de me comprendre.

Bref, hier je me suis mise à penser à Susan, à me demander comment elle allait. Nous n'avons jamais exactement été les meilleures amies du monde, Susan et moi – ce fichu accent australien fait un peu obstacle, non ? Atténué, certes, mais indubitablement présent, malgré ses trois décennies passées en Angleterre. Bon, plutôt des connaissances alors. Mais je l'ai toujours appréciée. J'avais même parfois l'impression de l'aimer plus que toi. « Je ne veux pas que Susan finisse toute seule, disais-je, grand seigneur. Elle ne mérite pas ça. » Ou encore : « Comment pouvons-nous construire notre bonheur sur le malheur de Susan ? »

Dans ces moments-là, tu prenais toujours cet air affligé. « Je me sens affreusement mal pour Susan », affirmais-tu. (« Horrible », « épouvantable », « minable », voilà les mots que tu utilisais pour décrire ton sentiment de culpabilité.) « Mais lorsque deux personnes s'aiment autant que nous, nous avons le devoir d'être ensemble, d'être heureux, tu ne crois pas ? » Et quoi qu'il en soit, Susan irait bien, répétais-tu. Elle était si compétente, si pleine de ressources. Un peu comme une bibliothéque.

Mais je dois tout de même reconnaître que le « salope » de ton dernier e-mail m'a fait mal. Sais-tu que j'ai dû m'arrêter de le lire et partir à la recherche d'anciens e-mails, plus réconfortants, comme celui dans lequel tu écrivais que tu tuerais quiconque s'en prendrait à moi ? « Je sais que ça fait ringard, mais c'est ce que je ressens, écrivais-tu. C'est quelque chose de très primitif. »

Primitif. Très intéressant, comme choix. Tu sais, maintenant que j'y pense, ça ressemble pas mal à ce que je ressens en ce moment. Primitive.

Inconsciemment, j'espérais vraiment que le « toi » qui a écrit le premier e-mail me protégerait du « toi » qui a écrit le second. C'est ridicule, hein ? Je devrais probablement mettre ça de côté et le dire à Helen lors de la prochaine séance. L'inconscient, c'est son truc. Ce serait comme devenir le chouchou de la prof.

Bref, hier soir, je pensais à Susan. Ça m'arrive souvent depuis que tu m'as dépeint de manière si vivante votre vie conjugale. Ça m'a vraiment été très utile car maintenant, j'arrive à imaginer Susan

à n'importe quel moment de la journée. J'ai l'impression d'être plus proche d'elle, d'une certaine façon. Je sais qu'après dîner, vous vous esquiviez au deuxième étage de votre ravissante maison de St John's Wood, là où se trouve votre douillet salon turquoise avec ses portes-fenêtres qui donnent sur une terrasse sur le toit. Là, accompagnés du vieux teckel flatulent de Susan, vous vous prélassiez dans votre immense chaise longue de designer, lisez les journaux, regardez la télé et discutez des choses que vous avez vues ou lues. « On bavarde, c'est tout, m'assurais-tu. Rien à voir avec la diversité et la profondeur des choses dont on parle toi et moi. »

Et donc hier soir, je m'ennuyais. Elles sont tellement longues ces soirées, tu ne trouves pas ? Cet abîme entre le dîner et le sommeil miséricordieux ? Et je me suis mise à vous imaginer, Susan et toi, en train de vous détendre sur vos moelleux coussins en velours. Ce n'est pas la première fois que, dans mon esprit, je vous suis dans votre routine : d'abord, vous dînez dans votre cuisine étincelante, avec sa verrière et sa hauteur sous plafond, assis autour de la table en bois clair où Daniel et moi avons passé de nombreuses soirées (comme ça paraît étrange, à présent). Vous avez d'ailleurs probablement dîné avec votre fils, Liam, que je n'ai jamais rencontré, et une de ses sublimes petites amies bon chic bon genre (grandes dents, cheveux brillants, jambes interminables) ; puis, après avoir rangé – ta façon à toi de montrer combien tu as apprécié l'un des innombrables délices culinaires que Susan a rapporté d'un de ses traiteurs haut de gamme (femme d'affaires accomplie, ancien mannequin, épouse,

tellement, tellement compétente) –, vous montez au premier étage.

Et tout à coup, l'idée m'est venue d'appeler Susan. Ne ris pas, j'ai toujours pensé que nous aurions pu être amies, elle et moi, si les circonstances avaient été différentes. Parfois, je fantasmais sur l'idée de passer prendre le café, un jour où Susan ne travaillerait pas, et de bavarder avec elle autour de la table de la cuisine pendant que tu travaillerais sur ton iMac dernier cri dans ton bureau du dernier étage. Peut-être même aurions-nous pu aller manger un morceau tous les trois.

J'ai donc appelé Susan. « Tiens, une revenante », a-t-elle répondu, et je l'ai imaginée qui rencontrait ton regard vaguement moqueur et articulait le mot « Sally » avant de reprendre place sur les coussins. Ainsi, elle n'a pas pu surprendre la façon dont ta bouche s'est figée en un « o » ou dont tes doigts ont tremblé tandis qu'ils agrippaient la tranche du *Times*.

Je n'avais aucune idée avant d'entendre sa voix de ce que j'allais bien pouvoir lui dire. Ce malheureux accent, trace du pays des kangourous, lui donne un genre de voix plutôt prosaïque, en accord avec son corps grand et athlétique, comme j'imagine être celui d'une prof de sport. (Non que j'aie une grande expérience en la matière.) « Respire un bon coup, fais le tour du pâté de maisons et bientôt, tu seras comme neuve. » Voilà le genre de choses que pourrait dire une voix comme celle de Susan. Susan n'aurait probablement pas beaucoup de temps à consacrer à la journalisation. « Sors et achète-toi une belle robe, ou pars à Marrakech pour

le week-end, dirait-elle sûrement. Ce sera bien plus utile que de rester assise dans le noir à te complaire dans ton malheur. »

Je me souviens qu'un jour où nous étions sortis tous les quatre (Daniel et moi ne vous connaissions alors que depuis peu), Susan avait parlé de la retraite et du fait qu'elle aurait le droit à une grande partie de la tienne, quoi qu'il arrive. « Il faut bien se protéger, avait-elle déclaré. Si jamais Clive et moi divorçons, je le plumerais. » Bien sûr, tu avais ri comme nous tous, mais j'avais eu le sentiment que tu avais déjà entendu cette tirade une bonne centaine de fois. Je me demande si le risque d'être plumé t'a traversé l'esprit lorsque tu m'as entendue au téléphone hier soir, lorsque tu as vu la bouche de Susan s'étirer sans bruit en un « Sal-lyyyy ». J'espère que ça ne t'a pas trop angoissé. L'inquiétude est une émotion si futile, répète toujours Helen. Je n'ai pas pris la peine de lui préciser que la futilité est l'un de mes sujets de prédilection. Je me demande ce que tu as bien pu ressentir lorsque, étendu sur cette chaise longue de designer, tu écoutais ta femme bavarder avec ta maîtresse. Oups, pardon, ex-maîtresse, suis-je bête. J'imagine que ça ne devait pas être très confortable, même si je suis persuadée que tu t'en es très bien tiré, avec le flegme que je te connais. À chaque silence, tu devais te demander ce que je pouvais bien lui raconter (quoiqu'il faille bien reconnaître que les silences sont rares lorsqu'on discute avec Susan, même si j'ai fait de mon mieux pour ne pas être en reste). Je suppose que ton cœur battait horriblement fort, malgré les conseils de ton médecin de limiter ton stress au maximum. (C'est d'ailleurs l'une des

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



La vengeance d'une maîtresse

Tamar Cohen



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à notre newsletter et recevez des **bonus**, **invitations** et
autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON